



Une réunion du Cercle

Par Pierre Chastanier

Président-Fondateur de CIU

CIU - Connaître pour Comprendre

Notre projet pour la suite...

Août 2026

Prologue

« *Ongi ikusi, ongi entzun, ongi ulertu eta ongi transmititu* »

Bien voir, bien entendre, bien comprendre et bien transmettre

(proverbe basque)

Nous vivons une époque paradoxale où jamais nous n'avons disposé d'autant d'informations et où il devient pourtant de plus en plus difficile de comprendre réellement le monde qui nous entoure. Les nouvelles nous parviennent instantanément, accompagnées de commentaires et d'analyses souvent contradictoires, et cette abondance qui devrait nous éclairer finit par entraîner une confusion où il devient difficile de distinguer ce que nous savons véritablement de ce que nous croyons savoir.

Pendant des siècles, le problème essentiel fut d'accéder à la connaissance. Les livres étaient rares, l'enseignement réservé à quelques-uns et les découvertes circulaient lentement. L'imprimerie puis la généralisation de l'instruction ont profondément modifié cette situation avant qu'Internet ne provoque une véritable rupture en mettant immédiatement à la disposition de chacun une quantité de connaissances qu'aucun homme n'aurait pu autrefois réunir au cours d'une vie entière.

Cette évolution constitue évidemment un progrès considérable, mais disposer de l'information ne suffit pas pour comprendre. Encore faut-il savoir vérifier sa valeur et surtout la replacer dans une perspective suffisamment large pour lui donner un sens. Une guerre ne peut être comprise sans ses causes, une crise économique sans connaître les mécanismes qui l'ont précédée, les bouleversements provoqués par l'intelligence artificielle ne peuvent être appréciés à travers les seules innovations qui nous sont annoncées quotidiennement.

La nécessité de prendre du recul devient d'autant plus importante que notre époque nous pousse au contraire à réagir vite. Les réseaux sociaux ont donné à chacun une liberté d'expression considérable, ce qui constitue par certains aspects un progrès, mais ils nous ont également installé dans l'habitude de commenter immédiatement des événements que nous connaissons mal et nous risquons de confondre la rapidité de l'information avec la qualité de la connaissance et de juger avant d'avoir réellement compris.

Cette exigence n'est d'ailleurs pas nouvelle. Au XVIII^{ème} siècle, Emmanuel Kant reprenait la formule d'Horace, « *Ose savoir* », pour inviter chacun à avoir le courage de se servir de son propre entendement. Deux siècles plus tard, alors que presque toutes les connaissances semblent à portée de main, cette invitation à penser par nous-mêmes conserve une inquiétante actualité.

C'est précisément pour cette raison que les lieux où des femmes et des hommes d'expériences différentes peuvent encore se rencontrer, écouter les experts d'un sujet particulier avant de confronter librement leurs opinions conservent une véritable utilité. Personne ne peut maîtriser l'ensemble des questions auxquelles nos sociétés sont confrontées, mais chacun peut apporter une compétence, une expérience ou simplement un regard différent qui enrichit celui des autres.

Depuis l'Agora d'Athènes, les hommes ont éprouvé le besoin de créer de tels lieux de rencontre où la connaissance pouvait circuler librement et où les idées pouvaient être confrontées avant de devenir des convictions. Les formes ont changé avec les époques, mais l'idée demeure. Nous comprenons souvent mieux lorsque nous acceptons d'écouter ceux qui ne regardent pas forcément le monde comme nous.

C'est dans cet esprit que CIU doit poursuivre sa mission. Notre Cercle n'a pas vocation de devenir une nouvelle société savante, encore moins à prétendre apporter des réponses définitives aux grandes

questions de notre temps. Il peut plus simplement permettre à ses membres de mieux les aborder pour mieux les comprendre et contribuer ainsi à maintenir un espace de dialogue où chacun conserve sa liberté de jugement.

Connaître pour comprendre. Comprendre pour agir. Agir au service du bien commun.

Cette formule résume finalement assez bien notre ambition. Connaître suppose d'abord de rechercher les faits et d'écouter ceux qui les maîtrisent, comprendre demande ensuite de confronter ce que nous avons appris à l'expérience des autres en acceptant que notre propre jugement puisse évoluer, agir signifie enfin que cette réflexion ne doit pas rester enfermée dans le cadre confortable de nos rencontres mais contribuer, même modestement, à la société dans laquelle nous vivons.

Car la connaissance ne trouve pleinement son sens que lorsqu'elle nous permet de porter un regard plus éclairé sur le monde et d'assumer les responsabilités qui sont les nôtres. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » ! La formule rabelaisienne rappelle utilement que l'accumulation des savoirs ne suffit pas si nous ne nous interrogeons pas sur l'usage que nous voulons en faire.

Le bien commun reste évidemment difficile à définir et nous pouvons légitimement diverger sur les moyens de le rechercher. Il existe cependant une impérieuse responsabilité que nous partageons, celle de transmettre aux générations futures une société suffisamment instruite, libre et consciente de son histoire pour demeurer capable de choisir son avenir. Nous avons beaucoup reçu de ceux qui nous ont précédés et cette dette nous impose à notre tour de transmettre, en essayant de l'enrichir tout ce qui nous a été confié.

C'est autour de cette conviction que s'organisent les chapitres qui suivent. Ils ne constituent ni un programme ni une doctrine et n'ont aucunement prétention à proposer des réponses définitives aux problèmes de notre société, mais une réflexion sur ce que peut encore apporter, dans un monde saturé d'informations et de certitudes immédiates, une communauté d'hommes et de femmes qui conserve le désir de connaître avant de juger et de comprendre avant d'agir.

C'est probablement dans cette volonté de rester curieux du monde, attentifs aux autres et suffisamment libres pour accepter de remettre parfois en question nos propres certitudes que CIU peut poursuivre sa véritable raison d'être.

Chapitre 1

Retrouver le goût de comprendre

Prendre en charge une association comme CIU conduit nécessairement à s'interroger sur ce que nous pouvons encore apporter à une société qui dispose, nous venons de le dire, de moyens considérables pour accéder à la connaissance mais qui semble parfois perdre le goût de l'approfondir. Cette question paraît d'autant plus importante que notre Cercle réunit des femmes et des hommes qui ont exercé des responsabilités, acquis une expérience professionnelle et conservé cette curiosité sans laquelle les connaissances accumulées au cours d'une vie finissent par se figer.

Je viens moi-même du monde scientifique et médical, où nous apprenons très tôt qu'une affirmation n'acquiert de valeur que lorsqu'elle peut être confrontée aux faits. La médecine enseigne aussi que derrière les statistiques et les raisonnements demeure toujours une réalité humaine qui nous oblige à ne jamais confondre la connaissance avec une simple construction intellectuelle. Cette discipline du doute, de l'observation et de la vérification devrait inspirer notre manière d'aborder les grandes questions de société.

Dans son Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, Claude Bernard écrivait: « *Ce que nous savons est encore bien peu de chose à côté de ce que nous ignorons.* » Cette modestie du savant constituait l'une des conditions du progrès, car celui qui croit savoir n'éprouve plus le besoin de chercher.

Notre époque rend cette attitude plus nécessaire encore. Nous sommes confrontés à des sujets dont la complexité devrait nous rendre prudents. Ils donnent pourtant lieu à des jugements de plus en plus rapides. Les questions concernant l'énergie, la santé, l'intelligence artificielle ou les grands équilibres internationaux sont souvent réduites à des affirmations péremptoires alors qu'elles exigeraient du temps, des connaissances et surtout une confrontation d'approches différentes.

Il ne s'agit évidemment pas de réserver le débat aux seuls spécialistes. Ce serait contraire à l'esprit même d'une démocratie vivante. L'expert connaît mieux son domaine mais son expertise ne lui donne pas nécessairement une vision complète des conséquences humaines ou politiques de ce qu'il propose. Le scientifique doit accepter l'idée que la décision collective ne relève pas de la science seule, car elle met également en jeu des choix de société et une certaine conception de l'avenir.

C'est probablement là que notre Cercle peut trouver une partie de sa raison d'être. Nous ne sommes ni une université parallèle ni un club où quelques spécialistes viendraient exposer leur savoir devant un auditoire silencieux. Nous voulons créer les conditions d'une rencontre fraternelle entre ceux qui connaissent profondément un sujet et ceux qui, par leur expérience, peuvent l'interroger utilement.

Cette conception impose naturellement une exigence dans le choix des sujets et des intervenants. Nous devons inviter des personnalités qui connaissent réellement les questions dont elles parlent et qui acceptent pourtant de les soumettre à la discussion. Cette qualité du conférencier ne se mesure pas seulement à son curriculum vitae ou à sa réputation, mais également à sa capacité de rendre accessible une pensée complexe tout en acceptant les objections qui peuvent lui être adressées.

Nous devons également nous méfier de la tentation de ne rechercher que ceux qui pensent comme nous car s'il est évidemment plus confortable d'écouter une analyse qui confirme nos convictions, ne faire que conforter nos membres dans leurs certitudes perdrait rapidement tout intérêt.

Montaigne écrivait dans les Essais « *La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute* » Cette phrase exprime assez bien ce que devrait être l'esprit de nos rencontres où la connaissance se transmet, mais où elle s'enrichit aussi du dialogue qu'elle provoque.

CIU possède une histoire, une culture et une certaine idée de l'humanisme auxquelles beaucoup d'entre nous sont attachés. L'ouverture intellectuelle n'impose nullement l'indifférence et l'on dialogue d'autant mieux que l'on sait d'où l'on parle, à condition d'accepter que la fidélité à nos valeurs ne nous dispense jamais d'examiner les faits lorsqu'ils viennent déranger nos certitudes.

Avec les années, nous avons acquis une expérience dont nous pouvons légitimement penser qu'elle possède une certaine valeur, mais nous devons éviter qu'elle ne soit qu'une raison de regarder le présent avec les seules catégories du passé. Le monde change rapidement et certaines transformations auxquelles nous assistons, en particulier dans le domaine scientifique et technologique, déstabilisent même ceux qui ont beaucoup appris.

L'intelligence artificielle en fournit aujourd'hui l'exemple le plus spectaculaire. Elle bouleverse notre rapport au savoir et déjà notre rapport au travail. Nous pouvons admirer, nous en inquiéter ou essayer de la réglementer, mais aucune de ces attitudes n'a beaucoup de sens si nous ne commençons pas par comprendre ce qu'elle est réellement, ce qu'elle sait déjà faire et surtout ce qu'elle risque de savoir faire demain entraînant des transformations sociales qui bouleverseront profondément la vie de nos enfants et de nos petits-enfants.

CIU doit donc conserver cette curiosité qui refuse aussi bien la fascination devant la nouveauté que le réflexe consistant à la rejeter parce qu'elle dérange nos habitudes. Notre âge ou notre expérience nous donnent une responsabilité supplémentaire, celle d'essayer de mettre ce que nous avons appris au service de ceux qui auront à construire le monde de demain.

Retrouver le goût de comprendre signifie finalement accepter que la connaissance ne soit jamais achevée. Nous continuerons à inviter des scientifiques, des responsables politiques, des femmes ou des hommes de culture pour mieux saisir les questions auxquelles notre société devra répondre.

C'est ainsi que je conçois CIU : un lieu où l'expérience ne dispense jamais de la curiosité, où la conviction n'interdit pas le doute et où la connaissance n'a véritablement de sens que lorsqu'elle nous aide à comprendre le monde afin d'y exercer, chacun à notre mesure, notre responsabilité.

Chapitre 2

Une civilisation est une chaîne de transmission

« *Chaque génération construit le monde de demain.* » Cette formule n'est qu'en partie vraie car aucune génération ne construit seule son avenir. Elle reçoit d'abord un immense héritage du passé et, avant même de commencer à le transformer, elle vit déjà au milieu de ce que d'autres ont pensé, découvert ou construit avant elle. Avant de parler, l'enfant trouve une langue façonnée par des siècles d'usage et de littérature ; avant d'ouvrir un livre, il appartient déjà à une histoire dont il ignore encore presque tout.

La liberté dont nous jouissons, l'organisation de nos institutions, la richesse de notre patrimoine scientifique et culturel ou, par exemple, les progrès extraordinaires accomplis par la médecine sont les fruits d'une longue continuité historique. Nous les considérons parfois comme des réalités naturelles alors qu'ils résultent d'efforts considérables, de découvertes et souvent de combats dont nous avons progressivement perdu la mémoire.

En quelques générations, nous sommes passés d'une médecine souvent impuissante devant l'infection ou la douleur à une médecine capable de remplacer un organe, de corriger certaines anomalies génétiques et désormais d'utiliser l'intelligence artificielle pour améliorer le diagnostic. Aucun de ces progrès n'est apparu spontanément. Chacun repose sur des connaissances antérieures qu'un autre scientifique a vérifiées, complétées puis transmises.

Isaac Newton avait parfaitement exprimé cette dette envers ceux qui nous ont précédés lorsqu'il écrivait en 1675 à Robert Hooke : « *Si j'ai vu plus loin, c'est en me tenant sur les épaules de géants.* » La formule rappelle que chaque génération peut aller plus loin précisément parce qu'elle ne recommence pas le chemin depuis son origine.

Une civilisation repose en grande partie sur ce principe. Elle existe parce qu'elle parvient à transmettre suffisamment de connaissances et de valeurs pour que ceux qui la suivent puissent poursuivre l'œuvre entamée, tout en conservant la liberté de la transformer. Une société qui ne transmettrait plus obligerait chaque génération à redécouvrir ce que les précédentes avaient déjà appris et finirait probablement par perdre une partie de ce qui avait fait sa richesse.

Cette transmission ne doit évidemment pas devenir une simple reproduction du passé. Nous ne sommes pas les gardiens d'un musée chargé de conserver intact ce que nous avons reçu. Chaque époque doit examiner son héritage, en conserver ce qui demeure utile, abandonner ce qui ne l'est plus et apporter à son tour quelque chose de nouveau. C'est ainsi que progressent les sciences et c'est ainsi que progressent les sociétés.

Il existe cependant aujourd'hui une tendance à considérer que la nouveauté possède par elle-même une forme de supériorité sur ce qui l'a précédée. Nos technologies évoluent tellement vite que nous finissons par appliquer au domaine des idées le raisonnement que nous utilisons pour nos appareils, savoir, ce qui est récent serait nécessairement plus performant que ce qui est ancien. L'histoire humaine nous enseigne pourtant que le progrès technique et le progrès moral n'avancent pas toujours au même pas et qu'une société peut disposer d'instruments extraordinairement modernes tout en retrouvant des comportements que l'on croyait appartenir au passé.

C'est pourquoi la connaissance de l'histoire demeure essentielle, non pour entretenir la nostalgie d'un monde disparu mais pour comprendre d'où nous venons afin de mieux apprécier ce que nous possédons et les fragilités de ce que nous croyons définitivement acquis. Marc Bloch, historien et

résistant, écrivait dans « Apologie pour l'histoire » que « *l'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé* ». Cette remarque prend une résonance particulière à une époque où l'actualité immédiate tend à occuper presque tout le devant de la scène.

Cette question de la transmission concerne directement CIU. Beaucoup de nos membres ont derrière eux une longue expérience professionnelle et ont connu des transformations considérables de la société française. Leur expérience doit continuer à circuler pour se confronter à celle des générations qui suivent car il serait dommage que les connaissances acquises pendant toute une vie disparaissent au moment même où l'on dispose enfin du temps nécessaire pour les partager.

Je souhaite donc que notre Cercle soit aussi un lieu de transmission. Nos conférences doivent nous permettre de découvrir des sujets nouveaux, mais elles peuvent également préserver la mémoire de ceux qui ont participé aux grandes évolutions de leur époque et dont l'expérience mérite d'être entendue car leurs témoignages personnels constituent une forme de connaissance que les livres ne peuvent entièrement restituer.

Cette transmission doit naturellement aller dans les deux sens. Nous avons beaucoup à transmettre aux générations plus jeunes, mais nous avons également beaucoup à apprendre d'elles. Elles vivent dans un univers numérique qui n'est plus celui dans lequel nous avons été formés et portent sur certaines transformations un regard différent du nôtre. Les écouter ne signifie pas renoncer à ce que nous avons appris, mais accepter qu'une civilisation reste vivante lorsqu'elle organise le dialogue entre les générations plutôt qu'une indifférence réciproque.

Pour la première fois, nous disposons de machines capables de conserver une part considérable des connaissances humaines et de les restituer presque instantanément. Cette mémoire immense peut nous donner l'illusion que la transmission est désormais assurée par la technologie. Il n'en est rien, car une machine peut conserver des informations sans savoir quelles valeurs une société souhaite transmettre ni pourquoi certaines expériences du passé méritent de ne pas être oubliées.

Transmettre, c'est donc faire davantage que conserver. C'est choisir ce qui mérite de survivre, expliquer pourquoi nous y sommes attachés et laisser à ceux qui nous suivent la liberté d'en faire à leur tour quelque chose de différent. Nous avons reçu un héritage que nous n'avons pas créé seuls et dont nous ne sommes que les dépositaires.

CIU peut modestement participer à cette chaîne. Lorsque nous invitons un scientifique à expliquer ses recherches, un responsable à témoigner de son expérience ou lorsque nous conservons la trace écrite de nos travaux, nous faisons circuler un savoir qui, sans cela, pourrait rester enfermé dans le temps d'une conférence ou disparaître avec ceux qui l'ont porté.

Une civilisation ne se mesure donc pas seulement à ce qu'elle invente mais également à ce qu'elle réussit à transmettre. Notre responsabilité n'est pas de laisser aux générations suivantes un monde identique à celui que nous avons reçu mais de leur transmettre suffisamment de connaissances, de culture et de liberté pour qu'elles puissent construire le leur en sachant d'où elles viennent.

C'est peut-être finalement l'une des plus belles définitions de la transmission : **recevoir sans simplement conserver, enrichir sans tout détruire et transmettre à notre tour afin que d'autres puissent aller plus loin que nous.**

Chapitre 3

La connaissance ne vaut que si elle reste vivante

J'ai consacré le chapitre précédent à la transmission parce qu'aucune civilisation ne peut durablement exister si elle cesse de transmettre ce qu'elle a appris. Mais transmettre ne consiste pas seulement à conserver des connaissances et à les faire passer d'une génération à l'autre, car un savoir n'est pas seulement une tradition que l'on respecte sans toujours savoir pourquoi.

La connaissance doit rester vivante, ce qui signifie qu'elle doit pouvoir être discutée, complétée et s'il le faut remise en cause lorsque l'expérience ou de nouvelles découvertes viennent modifier ce que nous pensions connaître. Celui qui a consacré sa vie à la science sait bien que nombre de certitudes enseignées autrefois comme des vérités établies ont été finalement abandonnées quelques années plus tard, alors que des hypothèses considérées avec scepticisme finissaient par s'imposer parce que les faits leur donnaient raison.

C'est probablement l'une des grandes leçons de la démarche scientifique. La science ne progresse pas parce que les scientifiques détiennent la vérité, mais parce qu'ils acceptent (*pas toujours malheureusement*) que leurs conclusions puissent être contestées et parce qu'une affirmation, aussi séduisante soit-elle, doit finalement se soumettre à l'épreuve des faits.

Claude Bernard l'avait parfaitement exprimé dans son « Introduction à l'étude de la médecine expérimentale » lorsqu'il écrivait : « *Quand le fait qu'on rencontre ne s'accorde pas avec une théorie régnante, il faut accepter le fait et abandonner la théorie.* » Cette discipline intellectuelle paraît évidente lorsqu'il s'agit d'une expérience scientifique, mais elle devient beaucoup plus difficile à respecter lorsque nos propres convictions se trouvent confrontées à une réalité qui les dérange.

Nous écoutons plus volontiers celui qui partage nos idées et nous sommes naturellement tentés de considérer avec davantage de méfiance les arguments de ceux qui les contredisent. Les moyens modernes de communication ont encore renforcé cette tendance car les algorithmes apprennent rapidement quelles sont nos préférences et nous proposent progressivement des informations qui correspondent à nos centres d'intérêt et à nos opinions.

Le risque est alors de vivre au milieu d'informations nombreuses tout en étant de moins en moins confrontés à celles qui pourraient nous faire changer d'avis. Nous croyons observer le monde alors que nous ne regardons souvent qu'une partie des faits soigneusement sélectionnée en fonction de ce que nous avons déjà choisi de préférer.

C'est précisément là qu'un Cercle comme le nôtre peut jouer un rôle utile. CIU ne doit pas devenir un lieu où nous venons chercher la confirmation de nos convictions, si légitimes soient-elles, mais un espace où nous acceptons de les confronter à des analyses différentes. Je souhaite que nous puissions inviter des personnalités dont nous partageons les idées, mais également d'autres dont les conclusions nous surprennent ou nous dérangent, à condition qu'elles possèdent une véritable compétence et qu'elles acceptent elles-mêmes les règles d'un débat tolérant et respectueux.

Le désaccord n'est pas un échec au dialogue. Il peut au contraire en constituer l'une des formes les plus fécondes lorsqu'il oblige chacun à préciser sa pensée et à rechercher les raisons pour lesquelles deux personnes de bonne foi peuvent parvenir à des conclusions totalement différentes à partir d'une même réalité.

Montaigne avait compris depuis longtemps cette vertu de la confrontation lorsqu'il écrivait dans les Essais : « *Je festoye et caresse la vérité en quelque main que je la trouve.* » Cette disposition d'esprit me paraît particulièrement précieuse aujourd'hui, car elle suppose que la vérité compte davantage que celui qui la prononce et qu'une idée juste ne devient pas fausse simplement parce qu'elle vient de quelqu'un avec lequel nous sommes habituellement en désaccord.

Cette liberté intellectuelle n'implique évidemment pas que toutes les opinions se valent. Une affirmation étayée par des faits ne peut être placée sur le même plan qu'une conviction ne reposant sur aucune démonstration. L'ouverture d'esprit n'est pas l'abandon du jugement critique et le respect de celui qui parle ne nous oblige jamais à considérer comme également solides tous les arguments qu'il avance.

C'est aussi pour cette raison que nous devons accorder une place toute particulière à ceux qui ont consacré leur vie à étudier un domaine. L'expertise n'est pas infaillible mais la défiance systématique envers ceux qui savent serait tout aussi dangereuse que leur accorder une autorité absolue. Entre ces deux attitudes existe une voie raisonnable qui consiste à écouter les spécialistes, à comprendre leurs arguments et à conserver ensuite notre liberté de jugement.

Cette démarche me paraît d'autant plus nécessaire que les grandes décisions auxquelles nos sociétés sont confrontées dépassent presque toujours le cadre d'une seule discipline. Un progrès médical peut soulever une question éthique, nous le voyons aujourd'hui sur l'euthanasie, une innovation technologique peut transformer l'organisation du travail et une décision économique peut entraîner des conséquences sociales qui n'étaient pas prévues au départ. Il faut donc apprendre à croiser les regards sans transformer cette diversité en une interminable juxtaposition d'opinions.

C'est ce que nous devons essayer de faire à CIU. Nos conférences n'ont véritablement d'intérêt que si elles nous permettent de sortir avec davantage de connaissances, mais aussi avec de nouvelles questions. Je préfère une réunion qui laisse quelques interrogations ouvertes à une conférence qui prétendrait avoir apporté une réponse définitive à un problème complexe.

Cette attitude ne doit cependant pas conduire à une forme de relativisme où l'on hésiterait indéfiniment à prendre position. Il arrive un moment où il faut décider et agir avec les connaissances dont nous disposons, en sachant que si elles sont imparfaites elles pourront être corrigées. Nous devons essayer de comprendre avant de décider, mais nous devons également accepter le fait qu'aucune connaissance ne supprimera totalement l'incertitude.

C'est pourquoi la connaissance doit rester vivante. Elle ne constitue pas un patrimoine que l'on enferme dans une bibliothèque pour le protéger, mais une matière que chaque génération doit continuer à travailler quitte à la remettre s'il le faut en question.

CIU doit participer à ce mouvement en restant fidèle à ce qui constitue, à mes yeux, l'une de ses principales raisons d'être : **réunir des femmes et des hommes suffisamment curieux pour continuer à apprendre, suffisamment libres pour accepter la contradiction et suffisamment engagés pour transformer ce qu'ils ont compris en une réflexion utile à la société.**

Chapitre 4

Le doute comme méthode

Nous associons volontiers le doute à l'hésitation, au manque de conviction ou à l'incapacité de décider. Il possède pourtant une tout autre signification. Douter ne consiste pas à renoncer à savoir mais à accepter que ce que nous tenons aujourd'hui pour acquis puisse être corrigé demain, car la connaissance avance précisément lorsque nous soumettons nos certitudes à l'épreuve des faits.

Cette prudence n'empêche nullement d'agir. Le médecin par exemple, doit prendre des décisions, alors même qu'il ne possède pas toujours toutes les informations qu'il souhaiterait avoir. Il s'appuie sur ses connaissances et son expérience, mais il sait aussi qu'un élément nouveau peut l'obliger à modifier son diagnostic ou son traitement. La véritable compétence réside alors autant dans ce qu'il sait que dans sa capacité à reconnaître ce qu'il ignore encore.

Cette attitude devrait inspirer davantage la vie publique. Nous assistons trop souvent à des débats dans lesquels chacun arrive avec sa vérité et cherche moins à comprendre son interlocuteur qu'à démontrer qu'il a tort. Les sujets les plus complexes deviennent ainsi des affrontements entre certitudes alors qu'ils nécessiteraient davantage de prudence.

Descartes n'a-t-il pas écrit dans ses « Principes de la philosophie » : « *Pour examiner la vérité, il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut* » non pour installer l'homme dans une incertitude permanente mais pour rechercher des connaissances suffisamment solides pour résister à l'examen.

Plusieurs siècles plus tard, cette exigence demeure d'une étonnante modernité.

Le doute scientifique ne signifie évidemment pas que toutes les opinions se valent. On peut remettre en question une théorie, mais encore faut-il lui opposer des faits ou une démonstration suffisamment convaincante. Le doute devient stérile lorsqu'il se transforme en suspicion systématique et conduit à considérer qu'aucune connaissance n'est fiable parce que toute connaissance peut être discutée.

Nous en avons connu de nombreux exemples au cours des dernières années. Les crises sanitaires ont montré combien il était difficile d'expliquer au public que la science pouvait modifier ses recommandations sans pour autant s'être trompée sur tout. Lorsqu'un phénomène nouveau apparaît, les connaissances progressent avec lui et ce qui paraissait probable un jour peut être corrigé quelques semaines plus tard. Il ne s'agit pas d'une faiblesse de la science mais de son fonctionnement normal.

Cette distinction me paraît essentielle pour CIU. Nous devons être capables d'écouter ceux qui savent sans leur demander une infaillibilité qu'ils ne peuvent garantir, mais nous devons aussi pouvoir les interroger sans tomber dans cette défiance généralisée qui finit par mettre sur un même plan la compétence acquise pendant des années et l'opinion improvisée.

Notre indépendance intellectuelle se trouve précisément dans cet équilibre. CIU n'a pas à adopter une vérité officielle sur les sujets qu'elle aborde et chacun doit pouvoir conserver sa liberté de jugement. Mais cette liberté implique une exigence envers nous-mêmes. Nous devons accepter de vérifier ce que nous avançons et parfois reconnaître qu'un argument contraire au nôtre mérite d'être entendu.

Cette attitude est d'autant plus nécessaire que les progrès technologiques nous confrontent à des questions dont nous ne connaissons pas toutes les conséquences. L'intelligence artificielle, les manipulations génétiques ou les nouvelles formes de production d'énergie nous obligeront à prendre des décisions alors même qu'une partie de leurs effets reste incertaine. Nous ne pourrons pas attendre de tout savoir pour agir, mais nous ne devons pas davantage laisser l'enthousiasme ou la peur décider à notre place.

Le doute devient alors une forme de responsabilité. Il nous oblige à conserver une distance entre ce que nous savons, ce que nous croyons et ce que nous espérons. Il ne nous empêche pas d'avoir des convictions mais il nous rappelle qu'une conviction n'acquiert pas la valeur d'un fait simplement parce que nous y sommes profondément attachés.

C'est cette liberté que je souhaite préserver dans notre Cercle. Nous devons pouvoir y défendre des idées fortes, parfois nous opposer, mais toujours conserver la possibilité de dire à celui qui nous a convaincus que sur ce point il avait raison.

Peut-être est-ce même l'une des formes les plus exigeantes de l'intelligence, car changer d'avis après avoir compris quelque chose que l'on ignorait n'est jamais une faiblesse. C'est simplement reconnaître que **la recherche de la vérité mérite parfois que nous abandonnions une certitude.**

Chapitre 5

Le dialogue plutôt que l'affrontement

Une société démocratique ne peut vivre sans désaccords. Les hommes n'ont jamais eu les mêmes intérêts, les mêmes expériences ni la même conception de ce qui est souhaitable pour leur avenir, et imaginer une communauté dans laquelle tous partageraient les mêmes opinions serait totalement irréaliste. Notre Assemblée Nationale tripartite n'en est-elle pas la terrible illustration ?

Ce qui m'inquiète davantage aujourd'hui n'est donc pas l'existence de désaccords mais la difficulté croissante à les accepter. Nous semblons parfois perdre cette habitude démocratique qui permettait de combattre une idée sans considérer nécessairement celui qui la défend comme un ennemi mortel.

Les réseaux sociaux ont amplifié cette évolution parce qu'ils privilégient la réaction rapide et les affirmations tranchées. La nuance y trouve difficilement sa place, car elle demanderait souvent plus que 140 signes, ce qui oblige parfois à reconnaître que la réalité est plus complexe que le jugement que nous avons envie de porter sur elle.

Voltaire n'a jamais écrit la phrase apocryphe « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai pour que vous puissiez le dire* » phrase plus vraisemblablement formulée au début du XXème siècle par sa biographe Evelyn Beatrice Hall. Mais si je rappelle cette phrase, c'est parce qu'elle exprime malgré tout l'un des fondements du débat démocratique : défendre la liberté de celui qui pense autrement n'oblige aucunement à partager son opinion.

Cette conception du dialogue me paraît correspondre profondément à ce que CIU doit promouvoir.

Nous pouvons avoir parmi nous des sensibilités différentes et des appréciations parfois opposées sur les grandes questions de notre époque. Cela n'a rien de préoccupant. Ce qui le deviendrait serait que nous cessions de nous écouter parce que nous saurions à l'avance ce que l'autre va dire ou parce que son opinion suffirait à le classer définitivement dans une catégorie. *J'avoue que j'ai parfois du mal à résister à cette tentation... mais je me soigne !*

Je souhaite donc au contraire que notre Cercle demeure un endroit où l'on puisse entendre une analyse que l'on ne partage pas et poser ensuite les questions qui permettent de comprendre pourquoi elle a été formulée. Le débat devient alors autre chose qu'un affrontement car il oblige à examiner les arguments plutôt qu'à juger celui qui les présente.

Cette attitude ne signifie pas davantage que nous devons rechercher systématiquement un consensus. Il existe des désaccords profonds qui ne disparaîtront pas facilement après une conférence et il serait naïf de penser que toute discussion raisonnable doit nécessairement conduire à une opinion commune. On peut avoir entendu et compris les arguments de son interlocuteur tout en restant profondément en désaccord avec lui.

Cette capacité à dialoguer devient particulièrement importante dans une société française où les fractures se multiplient. Les appartenances politiques, les différences sociales et parfois les générations elles-mêmes semblent s'éloigner les unes des autres. Nous vivons de plus en plus souvent dans des univers où nous ne cherchons plus à rencontrer que ceux qui nous ressemblent et à ne fréquenter que ceux qui pensent comme nous.

Une association comme CIU peut modestement contribuer à maintenir des passerelles entre ces univers. Nous avons la chance de pouvoir inviter des personnalités très différentes et de les recevoir

dans un cadre qui n'est ni celui d'un débat électoral ni celui d'une confrontation médiatique. Profitons-en pour leur demander non seulement ce qu'elles pensent mais pourquoi elles le pensent.

Le rôle du président de CIU est aussi de garantir cette liberté. Je ne souhaite ni que nos invités se demandent avant de venir quelles opinions ils doivent exprimer pour satisfaire leur auditoire ni de voir notre Cercle renoncer à ses propres valeurs pour plaire à ceux qu'il reçoit. La courtoisie n'exige pas l'effacement des convictions et la fraternité ne suppose pas l'uniformité des idées.

Il existe d'ailleurs une satisfaction intellectuelle particulière à découvrir que quelqu'un dont nous étions éloignés sur plusieurs sujets peut nous rejoindre sur un autre car les êtres humains sont heureusement plus complexes que les étiquettes que nous leur attribuons.

Nous ne changerons évidemment pas à nous tout seuls la manière dont notre société débat. Nous pouvons en revanche décider de la manière dont nous débattons entre nous.

Si CIU parvient à rester un lieu où l'on peut exprimer une conviction sans agressivité, écouter une objection sans y voir une offense et repartir parfois avec une question que l'on ne se posait pas en arrivant, nous aurons déjà préservé quelque chose de précieux.

Car le dialogue ne nous demande pas de renoncer à nos convictions, il nous demande simplement d'accepter que l'intelligence puisse aussi se trouver en face de nous.

Chapitre 6

La science face à ses responsabilités

J'appartiens à une génération qui a vu la science transformer profondément la condition humaine. Dans le domaine médical qui fut le mien, les progrès accomplis en quelques décennies auraient paru presque inimaginables à ceux qui nous ont précédés. Des maladies autrefois mortelles sont devenues curables, l'imagerie nous permet d'explorer le corps entier avec une précision extraordinaire et certaines interventions que nous réalisons aujourd'hui couramment, les greffes cardiaques par exemple, relevaient encore de l'audace expérimentale lorsque j'ai terminé mes études.

Il serait donc absurde de céder à une certaine méfiance envers le progrès scientifique. Nous lui devons une grande partie de l'allongement de notre espérance de vie et une amélioration considérable de nos conditions d'existence.

Mais avoir confiance dans la science ne signifie pas que tout ce qu'elle rend possible doit nécessairement être réalisé car nous entrons dans une période où notre puissance technique progresse plus rapidement que notre capacité collective à en mesurer les conséquences. Nous pouvons intervenir sur le génome, créer des systèmes d'intelligence artificielle capables d'accomplir des tâches intellectuelles avec une efficacité remarquable et disposer bientôt de moyens dont nous entrevoyons encore difficilement les limites.

Rabelais faisait déjà dire à Pantagruel que « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ». La formule date de 1532 et le monde scientifique auquel il faisait référence n'avait évidemment rien de comparable au nôtre, mais elle pose une question qui reste entière : que devons-nous faire de ce que nous devenons capables de faire ?

La science peut nous dire comment modifier un organisme vivant mais elle ne peut seule décider si nous devons le faire. Elle peut mesurer les conséquences probables d'une technologie, mais elle ne peut seule déterminer quelles limites la société souhaite lui imposer. À un moment donné, la question scientifique devient une question humaine et politique au sens le plus noble du terme.

Le scientifique possède alors une responsabilité particulière. Il ne doit pas seulement expliquer ce qu'il sait, il doit également alerter l'opinion lorsqu'il estime qu'un risque est insuffisamment pris en compte. Mais il ne peut en aucun cas s'arroger seul le pouvoir de décider en raison de sa compétence.

La connaissance crée davantage de responsabilités qu'elle ne confère de privilèges. Cette idée devrait inspirer notre manière d'aborder les grands progrès contemporains. L'intelligence artificielle en constitue l'exemple le plus frappant car elle nous place devant une technologie dont le développement est extraordinairement rapide et dont les applications touchent presque tous les domaines qui paraissaient jusqu'ici réservés à l'intelligence humaine.

Nous aurions tort de ne la regarder qu'avec inquiétude. En médecine, elle permettra probablement d'améliorer certains diagnostics et d'exploiter des quantités de données qu'aucun praticien ne pourrait analyser seul en une vie. Dans la recherche, elle accélère des travaux qui auraient nécessité des années. Ces perspectives sont considérables et il serait irresponsable de vouloir arrêter un progrès qui peut tant apporter à l'humanité.

Mais l'enthousiasme ne doit jamais nous dispenser de réfléchir. Que deviendra notre rapport au savoir lorsque chacun pourra obtenir instantanément une réponse vraisemblable à toutes les questions ? Que deviendront certains métiers lorsque des tâches qui exigeaient des années de formation pourront être réalisées en quelques secondes ? Ne possédant pas encore toutes les réponses, nous devons nous poser les questions dès maintenant.

CIU a toute sa place dans cette réflexion parce que notre vocation n'est pas seulement d'observer les transformations du monde mais d'essayer d'en mesurer les conséquences. Nous devons inviter pour nous éclairer ceux qui construisent ces technologies, mais également ceux qui réfléchissent à leur usage et à leurs limites. Le progrès scientifique ne peut rester une conversation qu'entre scientifiques lorsque ses conséquences concernent toute la société.

Il faut également retrouver une certaine confiance entre la science et les citoyens. Cette confiance ne se décrète pas (*on l'a vu il y a peu lors des débats sur la vaccination aux ARN-messagers*) et elle ne peut reposer sur le seul argument d'autorité de nos fameux « Experts » des plateaux Télé ! Elle se construit lorsque les scientifiques expliquent ce qu'ils savent sans dissimuler ce qu'ils ignorent et lorsqu'ils acceptent que la société puisse leur demander des comptes sur les conséquences de leurs décisions.

La science reste l'une des plus extraordinaires aventures de l'esprit humain et je continuerai toujours à défendre une liberté extrême à ceux qui cherchent. Mais cette liberté doit s'accompagner d'une conscience claire de leurs responsabilités. Le véritable progrès ne consiste donc pas seulement à augmenter notre puissance. Il consiste aussi à apprendre à la maîtriser.

C'est probablement l'un des grands défis des années qui viennent et CIU doit prendre toute sa part à cette réflexion, car **plus notre capacité d'agir sur le monde devient grande, plus notre devoir de comprendre les conséquences de nos actes devient exigeant.**

Chapitre 7

L'expérience au service de l'avenir

L'expérience arrive au fil des ans, mais encore faut-il savoir ce que nous voulons en faire. Elle peut devenir une richesse lorsqu'elle nous aide à mieux comprendre les événements, à reconnaître certaines erreurs et à transmettre ce que nous avons appris mais elle peut aussi devenir un obstacle si elle nous conduit à penser que le monde devrait continuer à fonctionner selon les règles que nous avons connues.

Beaucoup de nos membres au sein de CIU ont exercé des responsabilités importantes et possèdent une expérience professionnelle considérable. Ils ont dirigé des entreprises, enseigné, soigné, administré ou participé à la vie publique et nous avons vu notre pays se transformer. Ce parcours nous donne naturellement une certaine capacité à prendre du recul, mais il nous impose aussi de rester attentifs à un monde qui ne nous attend pas pour changer.

Il existe une tentation, lorsque l'on avance en âge, de regarder le présent en comparant systématiquement ce qu'il est devenu à ce que nous avons connu. Certaines de ces comparaisons sont légitimes car tout changement ne constitue pas nécessairement un progrès et nous avons le droit de regretter ce qui fonctionnait mieux autrefois. Mais la nostalgie devient mauvaise conseillère lorsqu'elle nous empêche de reconnaître les progrès accomplis ou de comprendre les aspirations de ceux qui ont grandi dans un monde différent du nôtre.

Goethe écrivait dans « Faust » : « *Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder.* » Cette phrase exprime la différence entre recevoir un héritage et simplement le conserver. Ce que nous avons appris ne reste vivant que si nous sommes capables de le confronter au présent et de le transmettre sous une forme qui puisse encore être utile.

Au cours de ma vie professionnelle, j'ai vu la médecine changer profondément et j'ai dû abandonner certaines pratiques que l'on nous avait pourtant enseignées avec assurance. Nous avons appris de nouvelles techniques et souvent dû reconnaître que ceux qui venaient après nous maîtrisaient mieux que nous des domaines qui n'existaient tout simplement pas lorsque nous avons été formés.

Cela ne retire rien à l'expérience acquise, car la technique n'est pas toute la compétence. Avoir rencontré pendant des décennies des situations humaines complexes entraîne une forme de jugement que l'on ne trouve dans aucun manuel. Mais cette expérience ne devient réellement féconde que lorsqu'elle accepte de dialoguer avec les connaissances actuelles.

CIU devrait favoriser cette rencontre entre générations. Nous avons beaucoup à transmettre, mais nous devons aussi inviter des femmes et des hommes plus jeunes qui construisent le monde de demain à nous expliquer les technologies qu'ils utilisent et les nouvelles formes d'organisation qu'ils inventent, tandis que nous pouvons leur apporter cette profondeur historique que l'immédiateté du monde contemporain peut faire oublier.

Les générations plus âgées ne sont pourtant pas nécessairement enfermées dans le passé et les plus jeunes ne sont pas forcément condamnées à ignorer l'histoire. Elles ont simplement été formées dans des environnements différents et cette différence peut devenir une richesse si nous savons l'utiliser.

Reprenons l'exemple de l'intelligence artificielle qui rend ce dialogue encore plus nécessaire. Les jeunes générations l'utiliseront avec une facilité comparable à celle avec laquelle elles se sont

approprié Internet et le téléphone portable, les « anciens » l’abordons davantage à partir des transformations qu’elle provoque.

Nous devons donc éviter de nous retirer intellectuellement du monde sous prétexte qu’il change trop vite. Il existe une forme de renoncement qui consisterait à penser que les grandes transformations en cours appartiennent désormais aux générations suivantes et que notre rôle serait seulement de les observer mais nous avons encore la responsabilité de participer aux débats qui engagent l’avenir parce que nous pouvons y apporter ce que les années nous ont appris. L’expérience ne nous donne aucun droit particulier sur l’avenir, mais elle nous impose le devoir d’y contribuer.

CIU, en faisant de l’expérience de ses membres non pas un regard tourné vers ce qui fut, mais une ressource mise au service de ce qui vient peut y contribuer utilement car **la véritable transmission ne consiste pas à demander aux générations suivantes de reproduire notre monde, mais à leur donner ce que nous avons appris afin qu’elles puissent construire le leur avec plus de lucidité.**

Chapitre 8

La liberté de penser

La liberté de penser paraît tellement naturelle que nous finissons parfois par oublier qu'elle est une conquête relativement récente dans l'histoire humaine et qu'elle demeure toujours fragile. Elle ne se résume pas à la liberté de parler et suppose aussi que chacun puisse examiner une idée, la discuter et éventuellement la défendre sans avoir préalablement à vérifier si elle correspond à l'opinion dominante du moment.

Cette liberté est au cœur de la démarche scientifique. Une découverte importante commence souvent par une question que personne ne se posait ou par la remise en cause d'une explication que tout le monde semblait accepter. Si la science avait toujours respecté les certitudes établies, elle aurait probablement très peu progressé.

Galilée reste évidemment l'une des grandes figures de cette liberté, même si l'histoire réelle de son affrontement avec l'Église fut plus complexe que le récit simplifié que nous en faisons parfois. Son exemple nous rappelle néanmoins qu'une vérité scientifique ne se décide pas par un vote et qu'aucune autorité ne peut durablement empêcher les faits de remettre en cause une certitude.

La liberté intellectuelle ne concerne pas seulement la science. Elle est indispensable à toute société qui souhaite rester capable de se corriger elle-même.

John Stuart Mill écrivait dans « De la liberté » qu'empêcher l'expression d'une opinion revient à priver l'humanité d'une possibilité, car si cette opinion est juste nous perdons l'occasion de corriger notre erreur et, si elle est fausse, sa confrontation avec la vérité nous permet de mieux comprendre pourquoi nous avons raison.

Nous vivons une période étrange où la liberté d'expression n'a probablement jamais été aussi grande matériellement, puisque chacun, sur les réseaux sociaux, peut rendre instantanément publique son opinion, mais où la crainte du jugement collectif peut parfois conduire à une nouvelle forme de conformisme, certaines personnes hésitant à exprimer ce qu'elles pensent moins par peur d'une interdiction juridique que par crainte d'être immédiatement cataloguées ou rejetées.

Il faut naturellement distinguer cette question de celle des limites que la loi impose légitimement à l'expression publique. La liberté n'a jamais signifié que tout pouvait être dit sans responsabilité et une démocratie doit protéger les personnes contre la diffamation ou les appels à la violence. Mais entre ces interdictions nécessaires et la tentation de considérer toute opinion dérangeante comme illégitime, il existe un espace immense qui est précisément celui du débat.

CIU doit participer à la protection de cet espace.

Je souhaite que nos conférenciers puissent y présenter leurs analyses avec liberté et que nos membres puissent les interroger avec la même liberté. Cela suppose une règle simple qui consiste à discuter les idées sans mettre en cause les personnes et à accepter qu'un désaccord, même profond, n'empêche ni le respect ni la fraternité.

Cette liberté nous impose cependant une contrepartie, celle de la rigueur. Il serait trop facile d'invoquer la liberté de penser pour justifier n'importe quelle affirmation. Celui qui conteste une connaissance établie doit pouvoir expliquer pourquoi il le fait et apporter des arguments susceptibles

d'être examinés. La liberté intellectuelle ne nous dispense jamais du travail nécessaire pour essayer d'avoir raison.

Elle suppose également que nous soyons capables d'entendre ce qui nous déplaît car s'il est facile de défendre la liberté d'expression de ceux qui pensent comme nous il est beaucoup plus difficile de reconnaître la même liberté à ceux dont les opinions heurtent nos convictions.

Je suis convaincu que CIU perdrait une partie de sa raison d'être si nous commencions à choisir nos sujets uniquement en fonction de ce qui ne risque pas de provoquer de désaccords. Une association intellectuelle qui ne dérange jamais personne finit probablement par ne plus intéresser grand monde.

Nous devons donc conserver une certaine audace dans le choix de nos conférences, non pour rechercher la provocation mais parce que les grandes questions de notre époque méritent d'être examinées sans interdit préalable. Il nous appartient ensuite de le faire avec la mesure qui convient à des femmes et des hommes habitués au dialogue.

La liberté de penser est finalement inséparable de la responsabilité de penser. Elle nous donne le droit de contester ce que d'autres affirment, mais elle nous impose également d'accepter que nos propres convictions soient soumises au même examen.

CIU doit rester fidèle à cette exigence car **un Cercle qui veut contribuer à la compréhension du monde ne peut commencer par décider quelles questions il serait préférable de ne pas poser.**

Chapitre 9

Comprendre pour agir

Nous avons placé au cœur de notre projet la formule simple : « *Connaître pour comprendre. Comprendre pour agir. Agir au service du bien commun.* » Les premiers chapitres ont surtout porté sur la connaissance et sur les conditions nécessaires pour qu'elle demeure libre et vivante. Il faut maintenant franchir une étape supplémentaire car comprendre le monde n'aurait qu'un intérêt limité si cette compréhension ne modifiait jamais notre manière d'y agir.

CIU n'est ni un parti politique ni un groupe de pression et nous n'avons pas vocation à transformer chacune de nos réflexions en programme d'action. Notre indépendance tient précisément au fait que nous pouvons examiner les problèmes sans avoir à défendre une ligne décidée à l'avance.

Mais l'indépendance ne signifie pas l'indifférence.

Lorsque nous consacrons plusieurs heures à comprendre les difficultés de notre système éducatif, les transformations de la médecine ou les conséquences de l'intelligence artificielle, nous ne pouvons pas nous contenter de constater que le sujet était intéressant avant de passer au suivant. La connaissance crée une responsabilité et celui qui comprend mieux un problème possède le devoir d'essayer de faire connaître ce qu'il a compris.

C'est là que notre engagement peut trouver sa juste place.

Il ne s'agit pas pour CIU de dicter ce qu'il faudrait penser, mais de contribuer à améliorer la qualité du débat en mettant à disposition des tiers des analyses suffisamment solides pour être utiles à ceux qui doivent décider. Certains de nos travaux peuvent être transmis à des responsables publics, d'autres publiés et prolongés par des rencontres avec ceux qui exercent une responsabilité dans le domaine concerné.

Cette ambition est évidemment modeste, mais elle n'est pas négligeable. Une idée bien formulée, transmise au bon moment à celui qui peut l'utiliser, peut parfois avoir davantage d'effet qu'une déclaration largement diffusée et rapidement oubliée.

Henri Bergson écrivait dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion* : « *Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action.* » Cette formule correspond assez bien à ce que je souhaiterais pour notre Cercle. La réflexion et l'action ne devraient pas appartenir à deux mondes séparés, car l'action sans réflexion risque de se tromper de direction et la réflexion sans aucune volonté d'agir finit par tourner sur elle-même.

Dans la société, la situation est évidemment complexe car nous ne partageons pas toujours la même définition de ce qui serait souhaitable. C'est précisément pour cette raison que le débat démocratique existe et que CIU doit conserver son pluralisme.

Il existe cependant des sujets sur lesquels nous pouvons parvenir à des constats communs sans nécessairement partager toutes les solutions. Lorsque notre système de santé ne répond plus correctement aux besoins d'une partie de la population, lorsque l'école rencontre des difficultés à transmettre les connaissances fondamentales ou lorsque notre indépendance scientifique et industrielle diminue, nous pouvons au moins reconnaître qu'une réflexion approfondie devient nécessaire.

Nous devons essayer de poser les bonnes questions, inviter ceux qui connaissent réellement les problèmes et conserver ensuite une trace de ce que nous avons appris. Une conférence qui disparaît après les applaudissements perd une grande partie de ce qu'elle aurait pu apporter. Je souhaite donc que nous prolongions davantage nos travaux par des textes accessibles et, lorsque cela paraît utile, par des propositions suffisamment précises pour pouvoir être discutées.

Il faudra cependant rester vigilants pour ne pas transformer CIU en une organisation militante. Nous pouvons être engagés sans devenir partisans et proposer sans prétendre représenter une opinion collective qui n'existe pas sur tous les sujets.

Cette indépendance est probablement l'une de nos forces. Elle nous permet de nous intéresser à une idée pour sa valeur et non pour l'étiquette de celui qui la défend, et de reconnaître une bonne proposition même lorsqu'elle vient d'un horizon éloigné du nôtre.

Agir au service du bien commun commence par cette capacité à dépasser, lorsque cela est possible, les appartenances qui nous séparent pour rechercher ce qui peut être utile à tous.

Sans surestimer notre influence, nous aurions tort de considérer qu'elle est inexistante. Chacun de nous possède autour de lui un réseau professionnel ou amical dans lequel les idées circulent et certaines poursuivent leur chemin bien au-delà de celui qui les a formulées.

CIU peut donc être un lieu où l'on vient apprendre et réfléchir, mais aussi un lieu d'où repartent des idées suffisamment mûries pour participer au débat public.

Car comprendre nous donne une liberté supplémentaire, et cette liberté devient véritablement utile lorsque nous acceptons d'en faire une responsabilité.

Chapitre 10

Agir au service du bien commun

L'expression de « *bien commun* » semble aller de soi, mais elle devient plus difficile à définir dès que nous essayons de préciser ce qu'elle recouvre. Chacun peut légitimement avoir sa conception de l'intérêt général mais les choix qui paraissent souhaitables aux uns peuvent sembler discutables aux autres. C'est pourquoi la recherche du bien commun doit rester une ambition plutôt qu'une certitude.

Elle suppose d'abord d'accepter l'idée que l'intérêt général ne puisse se réduire à l'addition des intérêts particuliers. Nous avons tous des aspirations personnelles et une démocratie doit permettre à chacun de construire sa vie aussi librement que possible, mais nous savons également qu'aucune communauté humaine ne peut durer si ses membres cessent progressivement de se sentir responsables de ce qui les dépasse.

La liberté ne peut durablement exister sans certaines obligations communes. Nous voulons légitimement transmettre à nos enfants le bénéfice de notre travail, disposer de nos revenus et choisir notre manière de vivre, mais nous acceptons aussi de financer l'école, la justice ou la protection de ceux qui traversent une période difficile parce que nous savons qu'une société ne peut être la seule juxtaposition de destins individuels.

Alexis de Tocqueville avait observé avec une remarquable lucidité le développement de l'individualisme dans les sociétés démocratiques et le risque de voir chacun se retirer progressivement « *à l'écart avec sa famille et ses amis* », laissant la société elle-même devenir une réalité de plus en plus lointaine. Son analyse, développée dans *De la démocratie en Amérique*, mérite d'être méditée car si notre époque valorise encore à juste titre l'autonomie de l'individu, elle oublie souvent que cette autonomie a besoin d'un cadre collectif pour pouvoir s'exercer.

Le bien commun ne doit pas devenir le prétexte permettant à l'État de décider de tout à la place des citoyens. Une société vivante repose aussi sur les familles, les associations, les entreprises et sur les communautés qui se forment librement entre l'individu et la puissance publique. Nous avons trop souvent pris l'habitude, en France, d'attendre de l'État qu'il apporte seul la réponse à chaque difficulté.

CIU appartient à cette société civile qui doit conserver sa capacité d'initiative. Nous ne disposons d'aucun pouvoir institutionnel et nous n'en revendiquons aucun, mais nous pouvons participer au débat public par la qualité des réflexions que nous conduisons et par les liens que nos membres ont conservés avec la société dans laquelle ils ont longtemps exercé leurs responsabilités.

Cette conception du bien commun nous oblige aussi à regarder au-delà du présent. Une décision peut répondre aux attentes immédiates d'une population tout en faisant peser sur les générations suivantes une charge trop considérable. La dette publique, la préservation de notre environnement ou la capacité de notre pays à conserver une industrie, une agriculture et une recherche performantes posent toutes cette question de notre responsabilité envers ceux qui viendront après nous.

Nous retrouvons ici la transmission évoquée précédemment. Nous avons reçu une société que d'autres avaient construite avant nous et nous la transmettrons nécessairement transformée. Mais la question reste de savoir dans quel état !

Cette responsabilité ne doit pas obligatoirement conduire à une vision pessimiste de l'avenir. Les générations qui nous suivent posséderont des connaissances et des moyens d'action dont nous ne disposons pas, et elles inventeront des solutions auxquelles nous ne pensons pas encore. Mais cette

confiance dans leur capacité d'innovation ne nous autorise pas à leur laisser toutes les difficultés que nous n'aurions pas eu le courage d'affronter.

Agir au service du bien commun signifie donc essayer de dépasser l'horizon de nos intérêts immédiats et accepter que certaines décisions n'aient de résultats qu'après nous. C'est une attitude difficile dans des sociétés soumises au rythme des élections et de l'information continue.

CIU peut apporter sa contribution précisément parce que nous ne subissons pas cette urgence. Nous pouvons consacrer du temps à une question, revenir sur elle et accepter que certaines réflexions ne produisent leurs effets que beaucoup plus tard.

Le bien commun ne sera jamais une formule permettant de résoudre nos désaccords. Il doit rester un horizon vers lequel nous essayons de nous diriger en confrontant nos convictions à celles des autres et en nous demandant régulièrement si ce que nous proposons sert seulement nos intérêts ou peut réellement contribuer à l'avenir de la communauté.

C'est dans cet esprit que je souhaite voir CIU poursuivre son action, avec une ambition raisonnable mais une exigence réelle : **mettre la connaissance et l'expérience que nous avons acquises au service d'une société dont nous sommes encore pleinement responsables.**

Chapitre 11

Faire vivre une communauté de réflexion

Une association ne vit pas seulement par ses statuts, son conseil d'administration ou le nombre de manifestations qu'elle organise. Elle existe véritablement lorsque ses membres éprouvent le sentiment d'appartenir à une communauté dont ils partagent suffisamment les valeurs pour avoir envie de la faire vivre et suffisamment de liberté pour pouvoir y rester eux-mêmes.

Au fil des années, notre Cercle a réuni des personnalités différentes par leur parcours et leurs convictions, mais qui partageaient généralement la même curiosité et le plaisir de se retrouver fraternellement autour d'un intervenant capable de leur faire approfondir un sujet. Cette diversité constitue une richesse que nous devons conserver.

La qualité de CIU dépendra donc moins du nombre de ses membres que de leur volonté de participer réellement à sa vie. Nous devons naturellement chercher à nous développer et à accueillir de nouveaux adhérents, mais la croissance n'a de sens que si elle s'accompagne du maintien de l'esprit qui a fait notre originalité.

Une communauté se construit d'abord par la rencontre. Nous avons beau disposer aujourd'hui d'outils numériques qui permettent, comme je le fais, de communiquer à tout moment, rien ne remplace la présence de celui avec lequel nous échangeons. Une conférence est aussi un dîner, une conversation commencée à l'apéritif et parfois poursuivie longtemps après l'intervention de l'orateur. C'est dans ces moments que naissent souvent les relations qui donnent à une association sa véritable cohésion.

Cette dimension fraternelle ne doit jamais être considérée comme secondaire. Elle n'enlève rien à notre exigence intellectuelle et contribue au contraire à la rendre possible, car nous acceptons plus facilement la contradiction lorsque nous connaissons celui qui nous la présente. Nous savons qu'un désaccord ne remet pas en cause l'estime que nous pouvons lui porter.

Saint-Exupéry écrivait dans *Terre des hommes* : « *La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes.* » Cette intuition peut être étendue bien au-delà du métier. Les institutions humaines acquièrent une véritable force lorsqu'elles permettent à ceux qui les composent de construire quelque chose ensemble et de dépasser progressivement la simple addition de leurs individualités.

Il faut cependant éviter qu'une communauté fraternelle ne devienne un cercle fermé. Le plaisir de se retrouver ne doit jamais nous conduire à se satisfaire de nous-mêmes. CIU doit rester ouvert à de nouveaux membres qui peuvent apporter une expérience différente de la nôtre.

Je souhaite notamment que nous sachions mieux associer des générations plus jeunes à nos travaux. Il ne s'agit pas de rechercher artificiellement un rajeunissement comme une fin en soi, mais de comprendre qu'une association qui réfléchit à l'avenir ne peut le faire durablement sans ceux qui auront à le vivre.

Cette ouverture doit aussi concerner les sujets que nous abordons. Nous avons nos centres d'intérêt naturels, mais le monde évolue suffisamment vite pour que nous acceptions régulièrement de sortir des domaines qui nous sont familiers. Certains des thèmes qui peuvent nous paraître aujourd'hui secondaires deviendront peut-être essentiels dans quelques années.

Le fonctionnement même de nos rencontres peut aussi évoluer. La conférence traditionnelle demeure un format qui permet à une personnalité compétente de développer une pensée qui exige du temps, mais nous pourrions aussi organiser des échanges plus contradictoires ou prolonger certaines interventions par un travail en petit groupe lorsque le sujet s'y prêtera.

L'essentiel est de ne jamais confondre fidélité et immobilité.

Une institution demeure fidèle à son histoire lorsqu'elle en conserve l'esprit, non lorsqu'elle reproduit indéfiniment les mêmes habitudes. CIU peut donc évoluer, utiliser les nouveaux moyens de communication et renouveler progressivement ses membres tout en préservant ce qui constitue sa singularité.

Cette évolution repose naturellement sur l'engagement de chacun. Une association dans laquelle quelques personnes organiseraient tout pendant que les autres se contenteraient d'assister aux manifestations finirait par s'épuiser. Je souhaite donc que nos membres proposent des sujets et nous fassent connaître des personnalités susceptibles de nous éclairer, mais aussi qu'ils participent à la diffusion de nos travaux.

Le président peut donner une orientation et essayer de maintenir une cohérence, mais il ne peut faire vivre seul toute une communauté. Celle-ci appartient à tous ceux qui ont choisi de la rejoindre.

C'est probablement ce qui distingue une association véritable d'un simple programme de conférences. Nous ne sommes pas seulement des organisateurs de manifestations réunis pour écouter des personnalités intéressantes, nous construisons progressivement un espace de confiance dans lequel la connaissance circule et où peuvent naître des projets que personne n'aurait imaginés seul.

Je souhaite que CIU conserve longtemps cet équilibre entre l'exigence de ses travaux et le plaisir de la rencontre, car **la connaissance rapproche les esprits, mais c'est la confiance entre les hommes qui permet de construire dans la durée.**

Chapitre 12

Le rayonnement d'une idée

Quelle est la différence essentielle entre notoriété et influence ? La première se mesure à la visibilité d'une institution, au nombre de ceux qui la connaissent et à son écho médiatique. La seconde réside dans sa capacité à modifier progressivement les manières de penser, à inspirer des initiatives nouvelles et parfois à faire évoluer le regard porté sur les grandes questions d'une époque.

CIU ne recherche pas une notoriété qu'elle n'a pas. Elle essaie de suivre un chemin différent, fondé sur la qualité de ses travaux et la crédibilité de ses analyses, mais aussi sur l'indépendance de ses jugements et sur la confiance que nous espérons inspirer à ceux qui nous écoutent.

Les idées qui ont profondément marqué la France ont souvent mûri longtemps dans quelques lieux où des femmes et des hommes prenaient le temps d'examiner les problèmes avec une liberté que les contraintes du pouvoir n'autorisent pas toujours. Elles ont progressivement trouvé leur chemin lorsque les circonstances les ont rendues nécessaires.

Victor Hugo écrivait dans *Histoire d'un crime* : « *On résiste à l'invasion des armées, on ne résiste pas à l'invasion des idées.* » La formule est probablement excessive mais elle rappelle justement que l'influence d'une idée ne se mesure pas toujours au moment où elle est formulée.

CIU veut essayer de s'inscrire modestement dans cette tradition. Son influence ne dépendra sans doute pas du nombre de ses adhérents mais de la qualité des analyses qu'elle pourra produire et qui finiront peut-être par trouver leur chemin lorsqu'elles rencontreront ceux qui peuvent les reprendre ou les mettre en œuvre.

Il serait évidemment illusoire d'attribuer à quelque association que ce soit un rôle qu'elle ne peut assumer. Les évolutions profondes d'une société résultent de nombreux facteurs et d'une lente transformation des mentalités. Mais chacun peut contribuer à cette évolution en élevant le niveau de réflexion de ceux qui participent à ses travaux et en faisant circuler des idées qui méritent de dépasser le cercle dans lequel elles sont nées.

Notre objectif à CIU doit donc être d'abord de travailler les idées avec exigence avant de chercher à les diffuser. Une conférence mérite souvent d'être prolongée par une discussion et parfois par un texte lorsque la richesse des échanges le justifie. Une idée exprimée oralement disparaît facilement avec le souvenir de la soirée, tandis qu'une réflexion écrite peut être reprise plusieurs mois ou plusieurs années plus tard.

Nous avons constaté avec *Spirale* que nous n'avions plus les moyens financiers de multiplier les publications classiques et de les diffuser gratuitement, mais cela ne nous empêche pas de produire des textes de qualité qui témoignent du niveau de nos travaux et de les publier sur notre site internet. Nos éditoriaux prolongent certains débats et les essais que je m'efforce de produire maintiennent entre nous un lien régulier tout en faisant circuler des informations dignes d'intérêt.

Les outils numériques nous offrent aujourd'hui des possibilités que nous aurions difficilement imaginées il y a encore quelques années. Ils permettent d'atteindre un public beaucoup plus large que celui qui assiste physiquement à nos conférences. Encore faut-il les utiliser avec discernement. Notre ambition ne peut être d'ajouter quelques commentaires supplémentaires au flux incessant qui traverse les réseaux sociaux. Nous devons au contraire essayer de proposer des contenus qui prennent le temps de la réflexion et qui conservent leur intérêt lorsque l'actualité immédiate a disparu.

CIU peut espérer ainsi, selon l'effort de ceux qui me succéderont, devenir progressivement une référence pour celles et ceux qui recherchent une réflexion indépendante. Sa réputation naîtra moins d'une politique de communication que de la confiance que nous inspirerons à nos membres et à ceux qui découvriront nos travaux.

Je souhaite également que mes successeurs développent des relations avec les organisations qui poursuivent des objectifs voisins des nôtres. Il ne s'agit pas de rechercher des rapprochements de circonstance ni de diluer notre identité, mais de créer progressivement des liens qui permettent de confronter les expériences et parfois de construire ensemble une réflexion plus riche.

Beaucoup parmi nous restent profondément attachés à notre souveraineté nationale et à ce que la France a construit au cours de son histoire. Cet attachement n'a jamais empêché notre pays de dialoguer avec le monde. Notre culture s'est au contraire enrichie de ces échanges sans perdre son identité et il serait souhaitable que CIU puisse accueillir davantage de responsables étrangers dont l'expérience apporterait un éclairage différent sur les questions internationales.

Une civilisation ne s'affirme pas en se fermant aux autres. Elle devient plus forte lorsqu'elle sait ce qu'elle veut préserver et qu'elle peut, précisément pour cette raison, rencontrer d'autres traditions sans craindre de disparaître à leur contact.

Cette ouverture n'implique donc aucun renoncement à notre langue ni aux valeurs auxquelles nous sommes attachés. L'universalisme auquel je crois n'exige pas l'effacement des cultures mais leur rencontre dans le respect de ce qui fait leur originalité.

Le développement de CIU ne devra donc jamais être réduit à la progression du nombre de ses adhérents. Je forme le souhait que chaque nouveau membre soit choisi pour ses compétences mais aussi pour son goût du dialogue, son ouverture d'esprit et sa volonté de participer réellement à la vie de notre communauté.

Les institutions les plus utiles sont parfois celles qui ignorent elles-mêmes l'étendue de leur influence parce qu'elle s'exerce silencieusement, de proche en proche, dans les consciences davantage que dans les statistiques.

Je souhaite pour CIU que les idées échangées en son sein contribuent ainsi à former des citoyens plus éclairés et des responsables plus attentifs au bien commun. Si certaines de ces idées poursuivent ensuite leur chemin au-delà de nous et contribuent modestement à faire évoluer notre société, notre Cercle aura rempli une partie essentielle de sa mission.

C'est ainsi qu'il pourra dépasser sa propre existence et cesser d'être seulement un lieu de rencontres fraternelles pour **participer durablement, à sa mesure, à la vie intellectuelle de notre pays.**

Chapitre 13

Une indépendance à préserver

Toute institution qui dure finit par être confrontée à une question simple : comment se développer sans perdre ce qui faisait son originalité ? CIU fondé en 2011, atelier supérieur de DDF fondée en 2004 n'échappe pas à cette interrogation, car son avenir dépend de sa capacité à accueillir de nouveaux membres, à nouer des relations avec d'autres organisations et à faire davantage connaître ses travaux selon ses moyens, tout en préservant cette liberté de jugement qui constitue depuis longtemps l'une de ses principales richesses.

L'indépendance dont je parle ne signifie évidemment pas l'isolement. Une association qui prétend réfléchir aux transformations du monde ne peut rester enfermée sur elle-même et nous devons continuer à rencontrer des responsables venus d'horizons différents, y compris, lorsqu'en politique par exemple, nous ne partageons pas leurs convictions. Mais nous devons pouvoir les recevoir sans que cette invitation soit forcément interprétée comme une adhésion à leurs idées et sans que la qualité de nos relations nous interdise ensuite d'exprimer un désaccord.

Cette liberté suppose de ne dépendre d'aucune organisation politique. Nous avons tous, à titre personnel, des convictions et certains d'entre nous ont exercé des responsabilités publiques, mais CIU perdrait une partie de sa crédibilité si elle était identifiée à un parti ou à une sensibilité particulière. Notre rôle n'est pas de préparer des élections mais de contribuer à une réflexion qui doit pouvoir être entendue par des responsables différents.

Cela ne signifie nullement, loin de là, que nous devions rester neutres sur tout. L'indépendance n'est pas l'absence de convictions et je me méfie même d'une prétendue neutralité qui finirait parfois par devenir une manière élégante de ne plus rien dire. Nous pouvons défendre avec vigueur la liberté de penser, la responsabilité individuelle et collective, la souveraineté de notre pays et la nécessité de transmettre notre culture, car ces orientations appartiennent à une certaine conception de l'humanisme que beaucoup d'entre nous partagent.

Albert Camus écrivait dans son discours de Stockholm de 1957 que l'écrivain devait se mettre « *au service de ceux qui subissent l'histoire* ». Sans comparer évidemment notre rôle à celui qu'il assignait à l'écrivain, je retiens de cette formule une idée qui me paraît essentielle : l'indépendance n'a de valeur que lorsqu'elle permet de conserver une parole libre face aux pouvoirs et aux modes du moment.

Cette indépendance doit aussi s'exercer à l'égard de nos propres habitudes de pensée. Il serait assez facile de revendiquer notre liberté face aux influences extérieures tout en devenant prisonniers des certitudes que nous partageons entre nous. Une communauté intellectuelle commence à s'affaiblir lorsqu'elle sait à l'avance ce qu'elle pensera de chaque question.

Je souhaite donc que CIU reste capable de surprendre ses propres membres. Certains conférenciers doivent pouvoir nous conforter dans nos analyses, d'autres doivent aussi nous conduire à les réexaminer. Si nous sortons toujours de nos réunions avec exactement les mêmes convictions qu'en y entrant, il faudra peut-être nous demander si nous avons réellement appris quelque chose.

Cette exigence concerne naturellement le président lui-même. Mon rôle ne consiste pas à imposer mes opinions à l'association mais à lui donner une direction, à garantir la qualité des échanges et à préserver les conditions dans lesquelles chacun peut exercer librement son jugement. J'ai mes convictions et je n'ai aucune raison de les dissimuler, mais elles ne doivent jamais devenir celles de CIU par un prétendu effet d'autorité.

La pérennité de notre Cercle dépendra également de son indépendance matérielle. Il faut naturellement rechercher les moyens nécessaires à nos activités et nous pouvons nouer des partenariats lorsqu'ils sont utiles, mais aucun soutien ne devrait nous placer dans une situation où nous hésiterions à aborder un sujet ou à exprimer une analyse par crainte de déplaire à celui qui nous aurait aidé.

L'indépendance a toujours un prix et ce prix est parfois celui de moyens plus modestes. Je préfère une association disposant de ressources raisonnables mais libre de ses choix à une organisation plus puissante qui devrait progressivement tenir compte d'intérêts étrangers à sa mission.

Cette liberté sera d'autant mieux préservée que nos membres y resteront attachés. Les statuts peuvent protéger une organisation, mais aucun texte ne remplacera jamais une culture partagée. Si ceux qui me succéderont considèrent que la liberté intellectuelle constitue l'un des biens les plus précieux que nous leur transmettons, ils sauront trouver les moyens de la préserver.

CIU doit donc continuer à dialoguer avec tous ceux qui peuvent enrichir sa réflexion sans jamais se placer sous la dépendance d'aucun d'entre eux. Nous devons pouvoir écouter un ministre sans devenir un soutien gouvernemental, recevoir un opposant sans devenir militants et entendre un dirigeant économique sans considérer que ses intérêts se confondent nécessairement avec l'intérêt général.

C'est à cette condition que notre parole conservera sa valeur, car **on écoute davantage une institution lorsque l'on sait que ses convictions ne dépendent ni de celui qu'elle reçoit, ni de celui qui la financerait, ni d'un pouvoir politique qu'elle espérerait approcher.**

Chapitre 14

Préparer ceux qui nous succéderont

Il arrive nécessairement un moment dans la vie d'une association où ceux qui l'ont fondée doivent penser à ceux qui leur succéderont. Cette question ne devrait jamais être vécue comme une rupture, encore moins comme l'effacement de ce qui a été accompli, car la meilleure preuve de la réussite d'une association est probablement sa capacité à continuer d'exister et à évoluer lorsque ceux qui l'ont animée ne sont plus là pour le faire.

J'ai consacré une partie importante de ces pages à la transmission parce que cette idée dépasse largement le fonctionnement de CIU. Elle concerne notre civilisation elle-même, mais elle commence évidemment dans les communautés auxquelles nous appartenons. Nous ne pouvons défendre la nécessité de transmettre aux générations suivantes ce que nous avons reçu et négliger de préparer l'avenir de notre propre Cercle.

La succession ne doit pas être seulement une affaire de personnes. Trouver un nouveau président ou une nouvelle présidente est nécessaire, mais cela ne suffit pas. Il faut transmettre une culture, une manière de travailler et surtout un esprit, tout en acceptant que ceux qui reprendront la responsabilité de CIU le fassent différemment de nous.

C'est probablement la partie la plus difficile de toute transmission. Nous voulons naturellement que ceux qui viennent après nous préservent ce que nous avons construit, mais nous devons leur laisser suffisamment de liberté pour qu'ils puissent à leur tour l'adapter. Une institution qui ne survivrait qu'à condition de reproduire exactement les choix de ses anciens dirigeants serait condamnée à s'affaiblir comme s'affaiblirait aussi une nouvelle équipe trop rigide ou trop désinvolte.

Antoine de Saint-Exupéry écrivait dans *Citadelle* : « *Quant à l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible.* » La formule me paraît particulièrement juste lorsqu'il s'agit de préparer une succession. Nous ne savons pas ce que sera CIU dans dix ou vingt ans si notre Cercle existe encore et il serait vain de vouloir le décider aujourd'hui, mais nous pouvons essayer de lui transmettre suffisamment de solidité et de liberté pour qu'il puisse continuer son chemin.

Cela suppose d'abord de faire émerger progressivement de nouvelles responsabilités. Une association vieillit lorsque les mêmes personnes accomplissent toujours les mêmes tâches et que les nouveaux membres restent trop longtemps spectateurs. Nous devons leur donner rapidement la possibilité de proposer des sujets, d'organiser certaines rencontres et de participer aux décisions qui engagent l'avenir du Cercle.

Nous devons aussi accepter que les priorités changent. Les questions qui ont occupé une grande partie de nos réflexions ne seront pas nécessairement celles qui passionneront nos successeurs. D'autres enjeux apparaîtront et certains sont probablement encore difficiles à imaginer aujourd'hui. L'intelligence artificielle, rappelons-le, nous a montré avec quelle rapidité un sujet réservé au départ aux seuls spécialistes pouvait devenir une question concernant l'ensemble de la société.

L'avenir de CIU dépendra donc de sa capacité à conserver ses principes tout en renouvelant ses préoccupations. La curiosité, l'indépendance et la recherche du bien commun doivent demeurer, mais les sujets et les méthodes pourront évoluer.

Je souhaite également que ceux qui nous succéderont conservent cette dimension fraternelle et hospitalière sans laquelle notre Cercle deviendrait une institution beaucoup plus froide. Nous ne nous

réunissons pas seulement parce que nous partageons un intérêt pour les idées, mais parce que des relations humaines se sont progressivement créées entre nous. Elles expliquent largement le plaisir que nous avons à nous revoir chaque mois et probablement aussi la liberté avec laquelle nous pouvons nous parler et nous entraider.

Certes la fraternité doit savoir accueillir. Si elle devient le privilège de ceux qui se connaissent depuis longtemps, elle finit involontairement par tenir les nouveaux venus à distance. Ceux qui rejoindront CIU doivent pouvoir y trouver immédiatement leur place et avoir le sentiment qu'ils participent à une histoire qui continue plutôt qu'à une histoire déjà écrite.

Je souhaite enfin que mes successeurs conservent une ambition pour notre Cercle. La modestie de nos moyens ne doit jamais devenir celle de nos objectifs. Une association de taille raisonnable peut inviter des personnalités remarquables, produire des réflexions de qualité et exercer une influence bien supérieure à ce que le nombre de ses membres pourrait laisser penser.

Il ne m'appartient pas de dire à ceux qui viendront demain ce qu'ils devront faire dans le détail. Je souhaite seulement leur transmettre une association suffisamment solide pour continuer à se développer et suffisamment libre pour qu'ils puissent la faire évoluer.

Ils commettront probablement des erreurs différentes des nôtres et connaîtront des réussites que nous n'aurions pas imaginées. C'est dans l'ordre des choses.

La transmission est réussie lorsque celui qui reçoit l'héritage ne se contente pas de le conserver mais trouve à son tour quelque chose à y ajouter. **Je souhaite donc à mes successeurs de rester fidèles à l'esprit de CIU sans jamais devenir prisonniers de la manière dont nous l'avons nous-mêmes fait vivre.**

Chapitre 15

Connaître pour comprendre, comprendre pour agir

Au terme de cette réflexion, je voudrais revenir à la formule qui a donné son titre à cet essai, ce testament presque, et qui pourrait résumer assez simplement l'ambition que je souhaite transmettre à CIU : **Connaître pour comprendre. Comprendre pour agir. Agir au service du bien commun.**

Ces quelques mots ne constituent pas un programme, encore moins une doctrine. Ils expriment plutôt une manière d'aborder le monde à un moment où celui-ci change avec une rapidité qui peut nous inquiéter mais qui doit surtout nous inciter à rester attentifs à ce qui se construit devant nous.

Connaître reste le point de départ. Nous ne pouvons avoir une opinion sérieuse sur tout et nous devons conserver suffisamment d'humilité pour reconnaître nos lacunes. Notre époque nous donne accès à une quantité infinie d'informations, mais cette abondance ne nous dispense pas de l'effort nécessaire pour distinguer le fait du commentaire et la connaissance de l'opinion.

Comprendre exige davantage encore car les faits isolés ne suffisent pas. Il faut les replacer dans leur contexte, rechercher ce qui les relie et accepter parfois qu'une réalité soit plus complexe que l'explication que nous avons d'abord imaginée. C'est là que la confrontation du débat devient indispensable, car personne ne possède à lui seul toutes les compétences nécessaires pour comprendre un monde devenu aussi complexe.

Mais comprendre ne suffit pas.

J'ai passé une partie de ma vie dans un univers où la connaissance conduit naturellement à l'action. Lorsqu'un médecin a compris ce dont souffre celui qui lui fait confiance, il ne peut s'arrêter à la satisfaction d'avoir posé un bon diagnostic. Il doit proposer une conduite, expliquer ses choix et en assumer les conséquences. Cette expérience explique pourquoi je me méfie parfois des réflexions purement spéculatives qui ne débouchent sur rien.

CIU n'a évidemment pas vocation à traiter elle-même les problèmes de la France. Mais nous pouvons conserver de la démarche scientifique cette volonté d'observer avant de conclure, de comprendre avant de décider et de vérifier ensuite si les solutions proposées produisent réellement les résultats escomptés.

L'engagement ne signifie pas nécessairement de militer et encore moins d'adhérer aux certitudes d'un camp de droite, du centre ou de gauche. Il consiste à refuser que l'expérience et les connaissances que nous avons acquises deviennent inutiles au moment même où nous disposons de davantage de liberté pour les mettre au service des autres.

Beaucoup d'entre nous, l'ai-je souvent rappelé, ont derrière eux une longue vie professionnelle. Nous avons connu des réussites et quelques échecs, vu disparaître des certitudes que nous pensions solides et apparaître des progrès que nous n'avions pas imaginés. Nous savons surtout que les sociétés humaines sont fragiles et que rien de ce qui paraît définitivement acquis ne l'est réellement.

Cette expérience nous impose une responsabilité envers ceux qui nous suivront.

Nous ne leur transmettrons évidemment pas le monde que nous avons connu. Ils vivront plus longtemps, travailleront différemment et disposeront d'outils dont nous commençons seulement à

mesurer l'incroyable puissance. Ils devront également affronter des difficultés que notre génération n'aura pas résolues et même certaines qu'elle aura elle-même stupidement créées.

Nous devons leur faire confiance, mais cette confiance ne nous dispense pas de notre propre responsabilité.

Hannah Arendt écrivait dans *La Crise de la culture* : « *L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité.* » Cette phrase dépasse à mes yeux la seule question de l'éducation. Elle nous demande ce que nous voulons faire du monde que nous avons reçu et dans quel état nous accepterons de le transmettre.

C'est probablement là que se trouve le sens profond du bien commun. Il ne nous demande pas de renoncer à nos intérêts ni à nos convictions, mais de nous souvenir qu'une société ne peut durer si chacun ne regarde que le temps de sa propre existence. Nous appartenons à une histoire commencée bien avant nous et qui continuera lorsque nous aurons disparu.

CIU n'est qu'une petite institution dans cette histoire et nous devons conserver suffisamment de modestie pour ne jamais l'oublier. Mais la modestie n'interdit pas l'ambition.

Si notre Cercle permet progressivement à quelques centaines de femmes et d'hommes de mieux comprendre certaines transformations de notre époque, s'il fait naître quelques idées qui poursuivent leur chemin ailleurs et s'il transmet à ceux qui nous succéderont le goût de la connaissance et de la liberté intellectuelle, alors les années consacrées à le faire vivre n'auront pas été inutiles.

Je souhaite surtout que CIU demeure une communauté dans laquelle nous continuons à apprendre les uns des autres. Nous n'avons pas besoin d'être d'accord sur tout pour partager l'essentiel, qui est cette volonté de comprendre le monde avant de le juger et de conserver suffisamment de confiance dans l'intelligence humaine pour croire que le dialogue peut encore nous aider à progresser.

Notre Tenue de rentrée de la session 2026/2027 porte sur l'immense problème de l'Intelligence Artificielle Générative dont beaucoup, même parmi nous, ne mesurent pas toujours les bouleversements majeurs qu'elle va entraîner pour l'humanité. Saurons-nous partager ses immenses innovations ou resteront-elles aux seules bénéfices de ses actionnaires, vidant les entreprises de leurs employés et poussant à la rue des cohortes de nouveaux pauvres qui devront réinventer une nouvelle Nuit du 4 Août ?

La connaissance doit donc naturellement nous conduire à ne pas oublier la responsabilité. Entre les deux se trouve tout ce qui donne un sens à notre démarche.

Connaître pour comprendre. Comprendre pour agir. Agir au service du bien commun.

Je ne saurais mieux résumer ce que je souhaite aujourd'hui que CIU transmette à ceux qui auront demain la responsabilité de poursuivre son histoire.

Conclusion

Continuer à comprendre

Arrivé au terme de cette réflexion, je mesure combien il est difficile de parler de l'avenir d'une association à laquelle on a consacré une partie de sa vie sans être tenté de lui prêter plus d'importance qu'elle n'en a réellement. CIU reste un Cercle de femmes et d'hommes réunis par le plaisir de se rencontrer en fraternité, d'écouter ceux qui savent et de confronter librement leurs expériences. Cela peut paraître modeste. Je crois pourtant que cette modestie n'enlève rien à son utilité.

Nous vivons dans un monde où les connaissances progressent à une vitesse extraordinaire tandis que notre capacité à prendre le temps de les comprendre semble parfois diminuer. L'information nous parvient immédiatement, trop souvent manipulée. Les opinions se forment presque aussi vite et l'émotion précède habilement la réflexion. Dans ce contexte, maintenir quelques lieux où l'on accepte encore d'écouter avant de répondre, de vérifier avant d'affirmer et parfois de modifier son jugement me paraît loin d'être inutile.

Aucune connaissance n'est définitivement achevée. J'ai appris des responsabilités que j'ai pu exercer qu'une idée juste ne suffit pas toujours à convaincre, qu'il faut savoir l'expliquer, la confronter au réel et parfois attendre longtemps avant qu'elle trouve son chemin.

C'est peut-être cette double exigence que je voudrais transmettre à CIU, conserver la rigueur de celui qui cherche à comprendre tout en gardant la volonté de celui qui souhaite agir.

Nous devons pour cela rester curieux d'un monde qui continuera à changer sans nous en demander la permission. Certaines évolutions nous enthousiasmeront et d'autres nous inquiéteront, mais nous aurions tort de choisir entre l'admiration systématique de la nouveauté et la nostalgie d'un passé que le souvenir peut embellir. Notre responsabilité est plus exigeante car elle consiste à essayer de discerner ce qui constitue réellement un progrès et ce qui risque, au contraire, d'affaiblir ce que les générations précédentes nous ont transmis.

Paul Valéry écrivait en 1919, au lendemain d'une guerre qui avait bouleversé l'Europe : « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* » Plus d'un siècle après, cette phrase conserve plus que jamais sa force. Une civilisation n'est jamais définitivement acquise. Elle demeure vivante tant qu'elle sait transmettre ses connaissances, préserver sa liberté et conserver suffisamment confiance en elle-même pour regarder l'avenir sans renier son passé.

Je souhaite que CIU continue modestement à participer à cette transmission.

Ceux qui me succéderont feront naturellement évoluer notre Cercle et je l'espère, car une institution qui refuserait de changer finirait par ne plus comprendre le monde auquel elle prétend s'adresser. Je leur souhaite seulement de conserver ce qui me paraît essentiel : la liberté de penser, le goût de la connaissance, la fraternité qui permet le dialogue et cette volonté de ne jamais séparer complètement la réflexion de la responsabilité.

Nous ne saurons probablement jamais jusqu'où iront les idées échangées au cours de nos rencontres. Certaines seront oubliées dès le lendemain, d'autres resteront dans la mémoire de ceux qui les auront entendues et quelques-unes poursuivront peut-être leur chemin beaucoup plus loin que nous ne l'imaginons puisque comme chacun sait : **Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer !**

Une association comme la nôtre ne change pas le monde et ne doit pas prétendre le faire. Elle peut en revanche aider quelques femmes et quelques hommes à mieux le comprendre et leur donner peut-être davantage envie d'y prendre leur part.

Si CIU y parvient encore longtemps après nous, notre ambition aura été largement satisfaite.

Connaître pour comprendre, comprendre pour agir et agir, autant que nous le pouvons, au service du bien commun. C'était bien notre projet. Je souhaite simplement qu'il demeure celui de ceux qui continueront après nous.



Pierre CHASTANIER

*Ingénieur physicien nucléaire, Docteur en Médecine
Ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Saint-Etienne
Ancien Vice-Président de l'Université Jean Monnet*

*Fondateur du Club Dialogue et Démocratie Française (2004)
Et du Cercle Inter Universitaire de Paris (2011)*